

Avez-vous vu dans Barcelone... Mais c'est le bal surtout qui sera superbe. Le préfet, qui roule sans cesse de cigarettes entre ses doigts, exige que tous ses invités prennent des airs d'hidalgos. Il a refait ses listes pour les épurer au point de vue espagnol; il a déclaré ne vouloir adresser d'invitations qu'aux dames qui pourront justifier d'une tournure andalouse.

Cette réflexion lumineuse s'est bientôt fécondée dans l'esprit du préfet. Le zélé fonctionnaire a réuni, en toute hâte quelques dames qui lui avaient déjà paru dignes de l'invitation, et il leur a dit, en les passant en revue: "Vous me semblez assez Andalouses: je vous trouve passablement câblées; vous portez agréablement la mantille; vous avez de l'orange dans le teint et du soleil dans le regard; vous lancez l'œil comme si vous n'aviez fait que cela toute votre vie; c'est bien, c'est même très bien; mais dites-moi maintenant de quelle façon vous comptez danser à mon bal. Quelles danses exécutez-vous? La polka? la mazurka? allons donc! quel contre-sens géographique! La polka et la mazurka seraient bonnes si nous fétions une infante russe ou polonaise; mais notre infante est Espagnole et nous devons lui offrir les danses de son pays. A dater de ce jour la polka et la mazurka n'existent plus; rayez-les de vos che-villeux. On ne dansera dans mes salons que le sémillant bolero et surtout la cachucha, l'énervante cachucha, non pas celle que nous a donnée la traduction française, mais une cachucha fidèlement prise dans le texte original et reproduite dans son caractère primitif; la cachucha de Madrid et de Tolède, de Sangosse et de Pamplone; vous la danserez comme la dansent les vives Espagnoles, comme la dansait Fanny Elssler; vous prendrez les poses les plus gracieuses; les attitudes les plus castillanes; enfin, vous danserez des pieds et des mains, le pied lesté et furtif, la main armée de castagnettes pétillantes. Sans castagnettes, il n'y a plus d'Espagne, plus de cachucha; nous tomberions dans le Malille au lieu de nous élever à la hauteur de l'Escurial.

Les danses à qui ce discours s'adressait se sont empressés de se conformer aux prescriptions qui leur étaient dictées; et guidées par le savant professeur Cellarius, qui est versé dans les danses du Midi comme dans celles du Nord, elles étudiaient du matin au soir la cachucha, ornée des attitudes nationales et avec accompagnement de castagnettes.

PIERRE DURAND.

NOUVELLES ETRANGERES

LES GUEPES ANGLAISES.

Londres, 17 Octobre 1846.

Dans ma très grande jeunesse j'avais une foi profonde, absolue dans la statistique et les statistiques. Alors, je n'admettais aucune doctrine, si raisonnable quelle fut, quand la doctrine contraire s'en venait à moi perchée sur quelques gros chiffres rangés en serre-files. M. le baron Charles Dupin était mon idole. Je n'avais pas assez d'oreilles pour ouïr ses improvisations, pas assez d'yeux pour suivre sur sa carte de France, les départements à l'aspect plus ou moins noir suivant qu'ils étaient plus ou moins doctes ou ignorants. J'écoutais avec l'admiration naïve de Candide devant le docteur Pangloss les rapprochements étranges, ou les différences curieuses et comparées de l'industrie en Angleterre et en France. L'infériorité de notre instruction primaire m'affectait principalement, quand le même Baron, chiffres en main, affirmait, ou à peu près, que tous les paysans d'Allemagne et de la Grande-Bretagne savaient lire et écrire.

Aujourd'hui je me vois forcé d'abjurer ma vieille croyance ou d'en rabattre considérablement, tous les journaux anglais du 15 septembre dernier parlant comme ceci: "Six mariages ont été célébrés à Preston (ville de 50,000 âmes) il y a environ quinze jours. Un seul des douze mariés a pu tracer son nom et pas un des douze témoins ne savait écrire. Ainsi, sur 24 signatures, qui auraient dû figurer sur le registre, une seule se montrait entourée de 23 croix."

En y regardant d'un peu près on se convaincrait, j'en suis sûr, que les statistiques des Trois-Royaumes sont tous aussi véridiques que leurs confrères du Continent. Les anciens avaient aussi leurs arrangeurs de civilisation comparée, et quand j'étais au collège, pas plus grand que ça—je m'étonnais extrêmement de lire dans Tacite que les mœurs des Germains et leur organisation sociale étaient infiniment supérieures à celles des Romains.

Statistique des anciennes et des modernes, ne serais-tu qu'un mot?

Le Quarterly Review dresse le tableau suivant de la force des partis dans la chambre des communes:—whigs anciens, 160; radicaux et ropcalers, 135; opposition protectionniste (particulièrement agricole), 340; poeistes, 30; douteux et inconnus, 20; surlour et présidents, 3;—Tut l, 638.

MUSÉE DE LA TOUR DE LONDRES.—Un juif, nommé Lévy Stock, a pénétré, il y a quelques jours, dans la Tour de Londres, où sont renfermées une multitude de curiosités historiques chères aux Anglais, et il a volé le masque du bouffon de Henri VIII, et le poignard de Charles, prince de Galles (depuis Charles Ier). Heureusement, ces objets ont été retrouvés chez le voleur. Son domicile est, à ce qu'il paraît, un magasin complet d'antiquités historiques très-précieuses. Toutefois Lévy Stock n'est pas un antiquaire; c'est un spéculateur.

Des ordres ont été donnés à la Tour pour qu'une surveillance plus complète fût à l'avenir exercée sur les visiteurs. Ce musée précieux renferme des richesses d'une valeur très grande, et qui pourraient, en effet, tenter l'avidité des fripons. La salle des bijoux, beau bâtiment élevé en 1840, renferme pour deux millions sterling de bijoux. On y voit, entre autres choses, la couronne d'Edouard le confesseur, la couronne de Charles I, le diadème de Jacques Ier, le sceptre d'Anne de Boleyn, l'épée de justice, l'épée de grâce, de grands fonts de baptême en argent dont on se sert pour les enfants du sang royal, la vaiselle dont on ne fait usage qu'au couronnement, etc., etc.

Dans la salle des armures, les curiosités artistiques abondent. On y voit les armures complètes et personnelles d'Edouard Ier, de Henri VI, d'Edouard IV, de Richard III, de Henri VII, de Henri VIII, d'Edouard VI, de Robert Dudley, comte de Leicester, de Robert Devereux comte d'Essex, de Jacques Ier, de sir Horace Vere, de Thomas Howard, comte d'Arundel, de Henri, prince de Galles, de George Villiers, duc de Buckingham, de Charles, prince de Galles, de Thomas Wentworth, comte de Strafford, de Charles Ier, de Jacques II, de Hector Oddi, comte de Padoue, etc., etc.

Il serait donc bien regrettable qu'une aussi belle collection ne fût pas conservée dans son intégrité.

En Irlande la tranquillité n'est pas seulement menacée, elle reçoit déjà de graves atteintes. A Younghal, Castlemartyr, Kilworth, Fernoy, etc., de véritables émeutes ont éclaté; on a voulu mettre des troupes en mouvement; mais les soldats, accablés à coups de pierres, ont dû faire retraite devant la foule. Lord Stuart, un des grands propriétaires de ces contrées, a failli être victime du désordre. Il n'a dû son salut qu'à la vitesse des chevaux de sa voiture.

A Lingle, le 23, la population d'une demi-douzaine de paroisses a parcoulu les rues avec des drapeaux noirs sur lesquels on lisait ce mot: Du commerce, de l'ouvrage, du pain! La première visite de l'atrouppement a été pour lord Ventry, qui a assuré, à tous ces malheureux que le comité avait fait les derniers efforts pour leur procurer de l'ouvrage, et que s'il y avait un retard, c'était la faute du gouvernement. Puis, la foule s'est retirée paisiblement.

Il s'est tenu, le 28 septembre, à Dublin, une séance de l'association du rappel. On y a fait lecture d'une lettre de M. D. O'Connell, qui parle de l'effrayante situation du pays. "La famine s'avance à pas de géant, dit le libérateur; que l'association du rappel fasse donc les derniers efforts pour arracher l'Irlande à l'affreuse misère qui la dévore."

Les conséquences de l'union ayant été désastreuses au point que ce pays ne peut supporter la perte d'une seule récolte. M. O'Connell insiste sur la nécessité de poursuivre, par tous les moyens légaux et pacifiques, le rétablissement de la législature irlandaise. Ce sera, suivant lui, un moyen de répondre aux sarcasmes atroces de la presse anglaise qui accuse l'Irlande d'être elle-même l'auteur de ses maux.

Un des correspondants irlandais du Times lui écrit, à la date du 17 octobre: "Le mécontentement populaire va toujours croissant. Pendant que les notables du comté de Wexford étaient assemblés pour voter des secours au peuple, des clamours ministres se faisaient entendre au dehors, où une foule de malheureux se tenaient attroupés: "Nous ne pouvons, disaient-ils, attendre plus longtemps le travail que l'on nous promet. Nous sommes sans pain pour nous et nos familles; nous sommes pleins de bonne volonté, disposés à gagner notre subsistance à la sueur de nos fronts; mais si nous ne pouvons l'obtenir ainsi, il faudra que nous la prenions quelque part. Autant vaudrait être transporté dans les déserts de la Sibirie, que condamné à mourir de faim dans son propre pays, etc." Sur les exhortations des prêtres et des notables, la foule s'est dispersée, mais en murmurant, et plusieurs des plus pauvres disant d'un air sombre qu'il leur fallait du pain à tout prix."

M. Smith O'Brien, le chef du parti de la Jeune-Irlande, vient d'être réintégré par le lord-chancelier aux fonctions de magistrat et de vice-lieutenant du comté de Limerick, que le précédent cabinet lui avait enlevées, à cause de sa participation à l'agitation du rappel.

L'amirauté anglaise emploie tous les vaisseaux dont elle peut disposer à porter des provisions non-seulement en Irlande, mais encore à la côte d'Espagne.

Un traité de commerce et de navigation entre les Pays-Bas et la Russie a été signé, le 13 septembre, à St-Petersbourg, par les plénipotentiaires de ces deux puissances.

On vient de terminer, en Hollande, le nouveau code pénal, que le gouvernement a fait élaborer sur la demande des états-généraux. Ce projet abolit l'exposition, la flétrissure et la déportation; il conserve la peine capitale, mais seulement pour un très-petit nombre de cas. La plus forte peine, après la peine de mort, serait celle des travaux à perpétuité dans une maison de force; tout emprisonnement serait cellulaire,

et le maximum de sa durée ne dépasserait pas quinze années.

La ville de Bordeaux a résolu de se montrer plus généreuse que celles de Pau et Bayonne; elle vient de voter, du moins le conseil municipal a voté pour elle 50,000 fr., afin de fêter M. le duc de Montpensier, à son retour d'Espagne. Il nous semble que le jeune prince aimait mieux voir cette somme affectée au soulagement des classes populaires.

Une chasse aux loups vient d'avoir lieu à Saint-Laurent-en-Caux, avec la nuite de M. le vicomte d'Ambray; elle était conduite par le piqueur de ce comté, et par celui de M. de Villequier. Plus de 100 chasseurs qui passent pour les plus habiles des environs, faisaient partie de la chasse. Trois louves ont été tuées, parmi lesquelles se trouvait une mère qui a été blessée de deux coups de feu. Les deux autres ont été tuées.

On parle d'un jeune chasseur qui, en voyant le loup, fut pris d'une telle frayeur que, au lieu de tirer, il est tombé à la renverse en laissant échapper son arme; aussi l'animal a-t-il pu sauter sur lui et lui faire une légère blessure au visage.

Il arrive par l'Allemagne des nouvelles de Tiflis, qui confirment ce que nous disions hier sur la bonne position où se trouvait Schamyl, après une campagne dans laquelle les Russes ont été forcés de garder la défensive. Il est à la tête de forces considérables, et fait faire des reconnaissances par des corps de 3 à 4,000 hommes. L'hiver dernier, des montagnards ont pris et rasé sept forts russes, et il est probable qu'ils comptent mettre également à profit l'hiver où nous allons entrer.

Des lettres de Galatz, du 20 septembre, annoncent que 700 navires ont quitté le Bosphore avec un vent favorable, se dirigeant vers les ports de la mer Noire et du Danube, afin d'y charger des céréales.

On écrit de Madrid, le 21 octobre: "On a parlé, depuis deux jours, de quelques modifications du cabinet. Isturitz remplacerait Martinez de la Rosa à Paris; ce dernier irait à Rome, et M. Casa-Irujo serait ministre des affaires étrangères dans le conseil, dont Mon, le plus fidèle des bressonnistes, prendrait la présidence. On a répandu aussi une autre nouvelle dont on se réjouissait grandement au palais. Le roi Louis-Philippe, ayant chargé M. Rumigny de négocier habilement la réconciliation du prince Henri avec ses parents, celui-ci se serait engagé, dit-on, à démentir sa protestation et à faire acte public de soumission. On lui a promis pour cela le titre de grand-amiral, une position magnifique auprès de son frère et une belle dotation. Au reste, tout le monde peut s'expliquer aujourd'hui pourquoi madame Mugnoz, qui avait un instant été si mécontente de la cour des Tuileries, qu'elle s'était jetée dans les bras des Cobourgs, s'est retournée avec empressement. Elle avait fait ses conditions, et, en pensant aux filles du roi Ferdinand, elle pensait aussi à sa progéniture de boutique. Au milieu des fêtes, elle a produit les deux filles aînées de Mugnoz, l'une comtesse de Vista-Alegre, l'autre marquise de Canillejos; et elle avait exigé d'avance que le roi, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier les traitassent comme princesses de leur famille. C'est ce qui a eu lieu, et l'on a vu chacun d'eux s'approcher tour à tour d'elles en les appelant à haute voix: "Mi queriditas primas (mes chères cousines). Mince satisfaction, après tout, si elle eût dû se berner là. Mais l'Italienne est positive: elle veut de plus que Mugnoz soit nommé prince de la Concorde, avec le titre d'altesses. Lui pourvu, on marie sa sœur avec un nommé Fulgorio. Or, celui-ci, qui était simple chef de bataillon parmi les carlistes, au Convento de Vergara, a été fait depuis maréchal-de-camp, et parce qu'il épouse la sœur de Mugnoz, il aura pour cadeau de noces le grade de lieutenant-général et le titre de grand d'Espagne. Ce n'est pas tout encore; les deux filles aînées doivent recevoir aussi le titre de princesses, et Christine, dont on n'évalue pas la fortune à moins de 150 millions de francs, doit leur constituer un majorat de 10 millions, moyennant lequel le roi des Français s'engage à les bien pourvoir."

Une lettre des frontières d'Italie, publiée par un Journal allemand de Francfort, assure que le prince don Juan-Marie, frère du comte de Montemolin, né le 13 mars 1822, épousera l'archiduchesse Marie-Béatrice d'Est, née le 13 février 1824. Après avoir long-temps hésité, le feu duc de Modène a consenti à cette union au moment de mourir.

L'empereur de Chine vient, par un édit récent, de créer des bourses de commerce dans les cinq ports de ses Etats ouverts aux Européens, et d'instituer des agents de change près de ces bourses.

Grèce.—La Gazette d'Ausbourg annonce, d'après des lettres d'Athènes, que le duc de Devonshire y était attendu de Londres, d'où il était parti chargé d'une mission spéciale ayant pour objet d'obtenir du gouvernement grec la cession, en faveur de la grande-Bretagne, de l'île d'Égine, en compensation de la garantie de l'emprunt grec donnée par le cabinet de Saint-James. Le duc de Devonshire doit, dit-on, en même temps, s'efforcer d'obtenir, pour une compagnie anglaise, le privilège de l'établissement d'un chemin de fer à travers l'isthme de Corinthe.

On a reçu de tristes nouvelles du Maduré (Indes-Orientales). Quatre missionnaires de la compagnie de Jésus ont succombé au choléra. Ce sont les pères Saint-Ferréol, du diocèse de Grenoble; Audibert, ancien supérieur du pensionnat de Chambéry. O'Kenny, irlandais, et Joseph Barret, du diocèse de Lyon. Déjà cinq autres missionnaires de la même société avaient succombé, il y a deux ans, à ce fléau. On es

perait être parvenu à en conjurer les atteintes pour l'avenir. Mais ces dernières nouvelles déconcertent toutes les espérances et frappent cette belle mission d'un coup déplorable.

Dans la nuit du 19 au 20, vers une heure du matin, un bruit inaccoutumé a mis en émoi la petite rue du Bac. Le nommé R..., ouvrier serrurier, âgé de 35 ans, qui habite la maison de cette rue portant le n° 12, s'est précipité du quatrième étage. Les voisins se sont empressés de le relever. Un médecin, appelé par M. le commissaire de police du quartier, a prodigué ses soins au blessé. R... a eu les deux jambes cassées et une large plaie à la tête. Il a été transporté à l'hôpital Necker, où on espère le sauver. Des chagrins domestiques paraissent avoir été la cause de cet acte de désespoir.

CATHOLICISME.—Un journal raconte à la louange du pape Pie IX, une anecdote qui prouve son bon cœur. Sa Sainteté habite en ce moment le palais Quirinal. Les habitants des Monti, renommés pour leur dévouement à la papauté, sont donc ses voisins. Aussi, dès qu'il arrive un malheur, le Santo-Padre est leur Providence. L'autre jour, un des braves paysans des Monti, qui n'avait pour tout moyen d'existence qu'une mauvaise charrette et un cheval qu'il venait de perdre, eut la pensée d'aller au palais Quirinal exposer son infortune et demander tout simplement un des chevaux des écuries du pape, un de ces chevaux de rebut qui ne travaillent plus. Il eut le bonheur de rencontrer sur l'escalier Sa Sainteté, qui se chargea de présenter la requête. Le pape trouva l'idée excellente, et fit donner un bon cheval à ce pauvre homme avec deux pièces d'or de 20 écus pour remonter ses affaires. Il fallait voir la joie de cet homme, monté sur son nouveau cheval qu'il trouvait superbe. Il galopait dans le quartier des Monti, ses deux pièces d'or à la main, et criant: Viva Pio nono! viva Padre nostro!

A l'occasion de l'élection du nouveau pape, il y aura un jubilé universel qui doit commencer au mois de décembre pour les Etats romains et au mois de janvier pour la France.

Il est d'usage qu'après avoir pris possession de Saint-Jean de Latran le nouveau pape adresse une encyclique à tous les évêques de la chrétienté. Le haut évêque attend avec anxiété l'encyclique de Pie IX. Des correspondances d'Italie, par voie d'Allemagne, disent que les bases de l'encyclique sont déjà arrêtées. Le pape parlera à l'épiscopat de la manière la plus orthodoxe, mais il se gardera soigneusement de déclamer, à l'exemple de son prédécesseur, contre la liberté et l'esprit du siècle. L'encyclique de Pie IX sera, dit-on, de nature à produire la plus profonde impression sur toute la catholicité.



LA REVUE CANADIENNE

MONTREAL, 4 DÉCEMBRE, 1846.

L'AVENIR DU PAYS.—LA LIBERTÉ COMMERCIALE, LE TARIF.—LES RESTRICTIONS MARITIMES.—LA LIBRE NAVIGATION DU ST. LAURENT.

—(suite.)—

Nous disions en terminant notre dernier article que hors d'une durée très limitée, le régime de la protection n'est pas soutenable. L'expérience nous prouve qu'il tend à rétrécir le cercle des échanges commerciaux entre les nations et à détourner les capitaux et le travail, des voies et des objets naturels, des entreprises, propres et convenables à un pays, pour les diriger vers des sources artificielles et moins avantageuses.

A l'appui de ces avances nous trouvons, entre autres exemples, cités dans le fameux rapport de M. Hunt à la chambre des communes durant la dernière session, les faits suivants qui sont assez remarquables. Le petit duché de Saxe et la Suisse, sont les deux seuls pays du continent Européens où le principe protecteur n'a pas été introduit du tout, et dans ces deux pays, des manufactures ont été établies, des industries fondées, avec la plus grande rapidité, qui ont obtenu un plein succès, malgré de grands désavantages naturels. En France, les manufactures de coton, les plus protégées par le tarif que toutes autres, ont fait peu de progrès, tandis que la fabrication des soies, la moins protégée, a atteint un grand développement. L'Espagne, de tous les pays, le plus protégé est dans un état de parfaite dérépitude; les provinces de la Biscaye, où le système protecteur n'a pas du tout pénétré, donnant seules, quelques signes de prospérité.

Il n'y a pas long-temps que les principes de la liberté du commerce et leurs immenses bienfaits ont été reconnus dans le monde. Quelques années passées, il suffisait d'en parler et avec beaucoup de retenue et de modération, pour exciter le dédain, le mépris et la pitié. On considérait les nouvelles doctrines comme de vaines utopies, des rêves d'enfants, Adam Smith passa long-temps pour un fou parmi ce qu'on appelait les hommes pratiques, le haut commerce et l'industrie.

Combien la liberté commerciale a gagné de partisans et de prosélytes depuis cinq ans, par-

mi les hommes pratiques! Voyez les premiers hommes d'état en France et en Angleterre se ranger sous le drapeau de free trade. Que disait Sir Robert Peel, l'homme pratique par excellence, durant les débats sur la loi des céréales? Que toutes ses vieilles notions, ses vieilles idées de protection et de prohibition étaient des erreurs et des illusions? qu'il reconnaissait enfin le grand principe de la liberté dans les échanges commerciaux entre les nations; que ce principe devait régénérer les sociétés modernes, et qu'il était temps pour le peuple anglais de rendre hommage à la mémoire du grand Adam Smith.

Nous avons déjà fait allusion à un des arguments des protectionnistes au sujet de l'Angleterre. On nous dit. Ne nous parlez pas de l'Angleterre, si l'on vous plaît. Elle a tout à gagner par le commerce libre, elle qui produit tout à meilleur marché que les autres nations; elle n'a rien à craindre d'une réduction générale des tarifs. Ce que l'Angleterre produit à meilleur marché que les autres nations n'est certainement pas le blé, qui est un des articles de commerce de plus importance, ni les glaces, le verre, le papier, les soieries, les bronzes et les articles de modes. L'Angleterre en réduisant son tarif a donc fait un acte sincère fondé sur une conviction profonde. Cet acte a un retentissement dans le monde entier. Toutes les nations se préparent à le suivre et à en profiter.

La Russie offre un exemple frappant des mauvais et pernicieux effets de la protection. On sait que l'empereur Nicolas, encourage beaucoup dans ses états l'établissement de fabriques et de manufactures. La protection qu'il leur accorde contre la concurrence étrangère n'est rien moins qu'une prohibition complète. Ainsi pour favoriser 3 à 4000 manufacturiers, on impose des privations et d'énormes charges sur des millions de consommateurs; mais nonobstant cette protection inégalitaire et factice, les manufacturiers Russes ne peuvent soutenir la concurrence avec les autres pays. La Russie a pourtant les matières brutes, la main-d'œuvre et les subsistances à peu près cinq fois meilleur marché que l'Angleterre et les articles de manufacture russe se vendent 150 par cent plus chers que ceux de fabrication anglaise. Il en sera ainsi aussi long-temps que l'absurde système de protection empêchera une légitime concurrence de réveiller l'énergie des fabricants Russes, de les forcer de fabriquer mieux et à meilleur marché.

Tous ces exemples que nous citons établissent suffisamment qu'un pays quel qu'il soit, grand ou petit, ne gagne rien, et végète avec un système protecteur, et que la liberté commerciale tend à développer toutes ses ressources et ses richesses, à raviver et ranimer toutes les industries.

Maintenant, plus nous examinons la question, plus nous sommes convaincus, que la liberté commerciale est une condition, sine qua non de la prospérité future du Canada. Notre position géographique doit faire de nous un peuple commerçant, si notre tarif ne met pas une barrière au commerce. Notre population Canadienne commence à exploiter la carrière commerciale, la protection ne pourrait qu'arrêter son essor. Que deviendront nos grands travaux publics, presque entièrement parachevés, les avantages naturels du pays, la navigation du St. Laurent, sous un tarif protecteur? Au lieu d'être l'entrepôt des riches et fertiles provinces de l'Ouest, le Canada, ses lacs, ses rivières et ses canaux seront déserts et abandonnés, le pays sera ruiné.

Nous le demandons aux partisans de la protection; pourquoi veulent-ils un tarif protecteur? Pour protéger l'industrie et la fabrication, répondent-ils—et aussi pour augmenter les revenus de l'état. Les exemples plus haut cités et l'expérience prouvent que l'industrie et la fabrication font de plus grands progrès, sans protection qu'avec la protection. Mais il faut que l'industrie soit intelligente. Pour nous Canadiens, l'éducation répandue dans tous les rangs du peuple, dans tous les coins du pays, fera mille fois plus prospérer les intérêts industriels, que les tarifs protecteurs. Si la Russie avait un bon système d'éducation, plus d'intelligence et plus de lumière elle aurait mille fois plus profité de ces ressources, qu'elle n'a fait avec son tarif protecteur, elle aurait exploité la fabrication de son chanvre, de son cuir, de ses métaux. Aujourd'hui ses fabriques sont moins avancées que celles d'autres pays moins protégés et nullement protégés.

En Canada, la première industrie, c'est l'industrie agricole. Combien l'éducation ne l'aurait-elle pas avancée et améliorée, si elle eût été plus répandue parmi nous. Les protectionnistes nous disent que la culture est peu profitable dans notre pays; mais cette assertion comme beaucoup d'autres est fautive et erronée; les cultivateurs anglais, écossais et irlandais qui viennent s'établir parmi nous, qui réussissent si bien, qui font fortune, sont un éclatant témoignage des grands avantages d'un bon système de culture pour notre pays. Alors, nous prétendons que la free trade est véritablement un bienfait pour notre population agricole, car il tend à augmenter les prix des produits, et comme nous allons nous efforcer de le prouver, à augmenter de même les revenus de l'état, par conséquent à nous éloigner indéfiniment des taxes et des impôts. Le Canada produit plus qu'il ne consomme chaque année pour ses subsistances; cette production ira croissant à mesure que le pays s'établira, que ses terres seront défrichées, que l'éducation sera plus répandue, que sa culture sera meilleure.

Le grand marché actuel et futur des produits du Canada et des Etats-Unis, c'est l'Angleterre. Que les produits soient embarqués à Montréal ou à New-York, ça ne change rien à la question; le marché anglais en régiera toujours le prix. Ces prémisses étant posées, vient la question de savoir si le Canada n'a pas tout à gagner en attirant les produits de l'Ouest dans ses canaux et ses rivières, et tout à perdre en les empêchant